



DEMIS MERCIER

Usages actuels du *romeno lap* une approche de terrain

Marie Treps*

À la mémoire de ma soeur Sylvie... Lulu, Sissi, Mimi.

C'est dans le cadre d'un projet plus vaste que j'ai été amenée à enquêter sur le *romeno lap*. Patrick Williams et moi-même avons en effet entrepris une recherche commune dont l'objet est le nom des Tsiganes, envisagé selon différents points de vue. Pour aborder la question sous l'angle individuel, il s'agit d'observer le nom en usage à l'intérieur de certaines communautés tsiganes, le *romeno lap*.

De quels Tsiganes s'agit-il? Des Manouches, ou des Gajkene manouches, *a priori*. En manouche, *gáčkeno* signifie "allemand". Les Gajkene manouches sont originaires d'Allemagne (du moins ont-ils séjourné longtemps dans ce pays, il serait plus juste de dire qu'ils sont arrivés par l'Allemagne) mais ils ont séjourné aussi en Alsace, en Suisse, en Belgique. Ce groupe bien représenté sur le territoire français n'a pas de limites précises, ce qui pourrait compromettre toute tentative d'enquête s'il n'existait tout de même une certaine unité géographique. La présence d'un certain nombre de familles (trois ou quatre générations, voire davantage) dans une région tend à créer une identité singulière manifeste à l'intérieur du groupe. En Auvergne, notamment. C'est en se référant précisément aux Manouches d'Auvergne que Patrick Williams a proposé une description de l'usage du *romeno lap* (Williams, 1993). C'est aussi le cas en Lorraine. La présence ancienne de Manouches dans cette région frontalière¹ m'a incitée à choisir ce territoire pour y effectuer plusieurs enquêtes de terrain.

1 Alain Reyniers a mis en évidence la présence des manouches rhénans dans les Vosges du Nord, entre la Révolution française et le second Empire, et leur redéploiement en Europe occidentale à partir de là (Reyniers, 1990).

* CNRS, Laboratoire d'anthropologie urbaine, Paris.

Qu'est-ce que le *romeno lap* ?

2 Ou encore *gadžikano lap*. Celui-là, conforme à l'usage des Gadje au milieu desquels vivent les Tsiganes, est formé d'un prénom et d'un nom de famille. En France, le prénom, traditionnellement emprunté au calendrier chrétien, est transmis aux filleuls par le parrain ou la marraine, qui sont eux-mêmes choisis parmi les consanguins. Ce qui entraîne une particularité qui a été décrite par P. Williams (Williams, 1993): des parents portent fréquemment le même "nom pour les Gadje". Cet usage évolue avec l'arrivée du Pentecôtisme qui réduit l'éventail des prénoms chrétiens pour privilégier les prénoms bibliques.

3 En tant que rédactrice du *Trésor de la langue française*, j'ai été confrontée à l'exploitation de corpus gros de plusieurs milliers d'exemples. Quand je me suis penchée sur l'adresse affectueuse (Trep, 1997) pour constituer un corpus reflétant l'usage historique et l'usage contemporain, j'ai utilisé la base de donnée Frantext qui m'a donné accès à quelques 3500 textes... Les anthropologues considèrent qu'un corpus d'une centaine de mots peut être un corpus intéressant, pourvu qu'il corresponde à des usages réels.

Pour définir en quelques mots le *romeno lap*, on peut dire "C'est le nom en usage au sein de la communauté". Il y a une chose commune à tous les Tsiganes -d'après ce que l'on sait-: chaque individu possède un nom officiel, un nom de citoyen en quelque sorte, un "nom pour les papiers" ou "nom pour les Gadje"² selon les expressions en usage chez les Tsiganes, et beaucoup possèdent également un nom en usage seulement dans la communauté, que les Manouches appellent *romeno lap* "nom manouche" ou simplement *lap* "nom".

Au cours de mes enquêtes en Lorraine, j'ai n'ai jamais entendu prononcer l'expression canonique *romeno lap*, sauf en Moselle, sous une forme elliptique, prononcée *rom'no* à Forbach, *romono* à Metz ou Nilvange. En revanche, pour désigner le nom manouche, j'ai entendu plusieurs formulations. Pour les enfants, vis à vis de l'institutrice, c'est "le vrai nom". Ils disent "C'est mon nom: *mur lap*". Ils l'appellent aussi "leur prénom", ce qui n'implique pas une confusion entre l'usage *romeno* et l'usage *gadžikano*, mais souligne plutôt le fait que parfois le prénom "pour les papiers" est aussi le nom utilisé à l'intérieur de la communauté. D'autre part, les enfants disent parfois "nom gitan" et "nom français" pour distinguer le *romeno lap* du "nom pour les papiers", ce qui implique bien une nette différenciation entre les deux sortes de noms, autrement dit une parfaite conscience de l'usage *romeno*. Les adultes parlent également de "noms gitans", mais aussi de "petits noms", de "surnoms" ou, le plus souvent, de "sobriquets" ou de "soubriquets". La plupart des formulations utilisées par les adultes, on le remarquera, semblent souligner l'aspect intime, voire affectif, du nom manouche, qui n'est pourtant jamais confondu avec ce que les Gadje appellent un surnom. Une des femmes que j'ai rencontrée s'adressant à une travailleuse sociale parle d'Éric. Elle l'appelle spontanément "Le Doulin" mais rectifie aussitôt "... Ah non, c'est son sobriquet!"

De la nécessité d'enquêter sur le terrain

Pour qui prétend observer l'usage du *romeno lap*, la première préoccupation est de constituer un corpus, bien entendu, et le réflexe normal d'une sémioticienne qui a longtemps travaillé sur des macro-corpus³ est de chercher à savoir s'il existe des corpus déjà constitués ou du moins des documents écrits susceptibles d'être "dépouillés" (c'est le terme consacré...) dans l'intention de rassembler un maximum d'occurrences... Correspondant à des usages réels, cela est essentiel. Ce qui fut fait. Ce n'est pas le lieu d'en rendre compte, qu'on sache seulement que cet apport sans être négligeable est loin d'être suffisant. Il n'est pas, non plus, toujours satisfaisant. Quand on voudrait tenter de saisir un usage ayant la double particularité d'être exclusivement oral et en principe privé, comme l'est le *romeno lap*, on s'aperçoit bien vite des limites et des inconvénients d'un corpus constitué à partir d'écrits dont les auteurs sont nécessairement des non-Tsiganes, ceux-là ayant

développé leur culture séculaire dans l'oralité, comme on sait. À l'exception de documents fort précieux dans la mesure où ils reposent sur un corpus cohérent - les noms qui y figurent sont ceux de personne en situation d'interconnaissance et d'interlocution⁴, et dans celle où, situant le *romeno lap* dans l'ensemble des pratiques culturelles d'une communauté particulière, ils apportent les éléments contextuels indispensables⁵, on reste sur sa faim si l'on espère trouver, dans les textes où figurent des noms manouches, des informations susceptibles de permettre une exploitation fructueuse ou même honnête de la récolte. Obtenir des listes, fort bien, mais sont-elles suffisantes quand les textes sources restent désespérément muets sur tout type d'information susceptible d'en permettre l'exploitation? Sur la manière dont les noms ont été recueillis, d'une part : Dans quelle communauté? À quel moment? Dans quel laps de temps?... Sur l'identité des porteurs de *romeno lap*, d'autre part : Quel est l'âge d'untel? Celle-ci est-elle plutôt manouche, et celui-là plutôt yéniche, ou sinto? Celui-ci et celle-là, sont-ils parents, alliés? Les parents de celui-ci, les enfants de celle-là, est-ce qu'ils portent un *romeno lap*? Oui? Non? Lequel?... Une foule de questions, peu d'éléments de réponse. Pour couronner le tout, on ne dispose pas, dans la plupart des cas, du moindre commentaire qui puisse orienter l'interprétation des noms. Au cas, évidemment, où certains signifieraient, ou du moins procéderaient non seulement d'un jeu avec les sonorités⁶, mais aussi d'un jeu avec le sens, ce qu'une linguiste ne peut exclure *a priori*. Dans cette perspective, le *Vocabulaire des Manouches d'Auvergne* de Joseph Valet (Valet, 1986), outre qu'il a permis d'élaborer un corpus cohérent d'une trentaine de noms (ceux des informateurs de J. Valet), est fort utile car un certain nombre de *lap* sont des noms communs, désignant notamment des objets de la nature. Grâce aux contextes choisis par l'auteur à titre d'illustration, ou à travers les proverbes qu'il cite volontiers, on pourra, dans une certaine mesure, accéder à la dimension symbolique des noms prélevés dans le vocabulaire courant et utilisés comme *lap*. D'un point de vue purement pragmatique, j'ai appris dans ce lexique la signification de ceux-là. Ce qui s'est révélé tout à fait judicieux sur le terrain: pour tenir une conversation sur le *romeno lap*, il faut avoir du vocabulaire!

S'il s'agit, pour combler certaines des lacunes évoquées plus haut, de faire apparaître les configurations familiales, le recours à une autre sorte d'écrits, les documents d'état civil⁷, vient naturellement à l'esprit. Car on peut raisonnablement penser que le jeu des alliances qui entraîne tour à tour une famille tantôt sur le versant manouche, tantôt sur le versant yéniche - c'est du moins ce qui semble se passer en Lorraine où la répétition des alliances ne semble pas une pratique majoritaire - est susceptible de renforcer, d'infirmer ou de transformer l'usage du *romeno lap*. Mais, hélas, la seule exploitation des registres de l'état civil s'avérerait parfaitement stérile pour qui a fait du *romeno lap* son obsession: seuls les "noms pour les papiers" y figurent, c'est une lapalissade!

Alors? À partir de chacun des corpus constitués, il est possible d'apprendre quelque chose sur le nom manouche et de faire des remarques sur ses propriétés,

4 Pour donner un exemple, l'article de Jean-Luc Poueyto (Poueyto, 1997), qui en outre, inaugure en soulevant la question sémantique.

5 Je pense à la thèse de Leonardo Piasere (Piasere, 1984) qui a étudié les Slovensko Roma dans le Nord de l'Italie et au livre de Patrick Williams précédemment cité où il est montré que la façon dont se nomment les Manouches procède "d'un art plus général de l'absence qui soude la communauté tsigane et l'inscrit dans le monde des Gadjé" (Bensa 1993).

6 Ce qui a été mis en évidence par Leonardo Piasere et Patrick Williams dans les ouvrages précédemment cités.

7 L'enquête généalogique peut s'avérer fructueuse pour mettre en évidence les configurations familiales (voir notamment Reyniers, 1994).

8 Comme, par exemple, le corpus riré de *Vie et lumières*, journal pentecôtiste, dans lequel les pasteurs sont, de manière non systématique, mentionnés sous leur romeno lap, et où leur communauté est quelquefois mentionnée.

mais pour tirer le meilleur parti de corpus disparates ou lacunaires constitués d'après des documents écrits⁸, il faudrait pouvoir se référer à un système rendant compte de son usage. Encore faudrait-il que ce système existe et que l'on puisse le mettre à jour. Alors, plus tard, peut-être.

Revenons à notre préoccupation essentielle: notre corpus se doit d'être cohérent et conforme à des usages réels. Les noms présents dans chaque corpus seront ceux de personnes en situation d'interconnaissance et d'interlocution, et il faudrait, dans l'idéal, pouvoir identifier chacune d'elle comme étant plutôt manouche, yéniche ou sinti, ou comme étant rom... Pour constituer un tel corpus, la seule solution raisonnable qui s'est offerte à mes yeux a été de tenter d'observer l'usage *in vivo*. Aussi ai-je décidé d'aller enquêter sur le terrain.

Quel terrain ?

J'ai choisi de me rendre en Lorraine, dans deux régions historiquement distinctes, la Meurthe et Moselle -dans la banlieue et dans les environs de Nancy- et la Moselle -à Metz et aussi à Forbach, Nilvange et Fontoy-. C'est en effet une région que je connais bien pour y avoir vécu jusqu'à ces cinq dernières années, et dans laquelle, aussi loin que je me souviens, des Tsiganes étaient présents. Du côté de Nancy, on les appelait *charpagnats*, littéralement "faiseurs de paniers", et en Moselle *boumlers*, ce qu'on pourrait assez justement traduire par "camps-volants"⁹.

L'association *Amitiés tsiganes* oeuvre efficacement dans ce secteur depuis plus de vingt ans et les travailleurs sociaux qui l'animent ont des relations fort cordiales avec les communautés tsiganes que certains connaissent depuis au moins quatre générations. Une amitié de longue date avec une responsable des *Amitiés tsiganes* m'a ouvert les portes de l'association et mes premiers contacts avec les Tsiganes voyageurs ou sédentaires de cette région ont été pris grâce aux acteurs sociaux. Je remercie ceux et celles dont l'aide m'a été précieuse. Non seulement certains m'ont en quelque sorte introduite dans les familles, auprès des femmes en particulier, mais les plus anciens dans l'association m'ont apporté de précieuses indications d'ordre généalogique. Grâce aux efforts de mémoire conjugués de deux femmes responsables d'*Amitiés tsiganes*, qui connaissent un bon nombre de Tsiganes à la fois sous leur *romeno lap* et sous leur *gadžikano lap* et sont capables de les situer dans les configurations familiales, j'ai pu reconstituer la généalogie d'une famille manouche-yéniche sur six générations¹⁰. Parmi les 136 membres de cette configuration, 103 sont désignés (aussi) sous leur *romeno lap*.

En Lorraine, l'école va au devant des enfants d'âge scolaire sur les terrains d'accueil. L'institutrice, au fait des questions d'appartenance communautaire, en m'accueillant dans son minibus, m'a permis d'entrer en relation avec différentes familles fréquentant régulièrement la région (Manouches, Yéniches, Voyageurs, Sinti et Roms) et avec les enfants qui se sont révélés de précieux informateurs.

9 La volonté de me rendre, et en Lorraine "de langue française" et en Lorraine "mosellane", sur deux territoires contigus ayant développé des identités culturelles fort différentes, était fondée sur l'intuition que j'allais y rencontrer des Tsiganes différents. Cela ne s'est pas avéré faux.

10 Aucun nom de famille ne sera reproduit, cela va sans dire. Pour les exemples donnés ici, nous avons été attentive à éviter toute relation possible entre tel *romeno lap* et tel *gadžikano lap*.

Le *rachai*, le “prêtre”, aumônier catholique des Tsiganes depuis trente-neuf ans, qui, au cours des pèlerinages catholiques, et “par respect pour leurs coutumes”, baptise les enfants sous leur “nom gitan”, m’a ouvert ses registres de baptême. Ce qui a permis de constituer un corpus d’une bonne centaine de noms, recoupant en partie celui précédemment évoqué. Le témoignage de ce prêtre qui fréquente “ses amis Gitans” depuis de nombreuses années est fort intéressant. Il connaît bien plusieurs familles, met un visage derrière chaque nom, peut donner l’âge de chacun (de deux à cinquante ans), il est en outre capable de situer tel ou tel du côté manouche, yéniche ou sinto. En fin connaisseur des alliances, il assortit souvent la mention de telle ou telle appartenance d’un “plutôt” prudent.

Enfin, le président fondateur de l’association m’a présenté à ses amis tsiganes, ce qui m’a donné l’occasion de faire quelques belles rencontres, notamment avec une femme manouche aujourd’hui sédentaire. Ce même intermédiaire masculin m’a permis d’entrer en relation avec des hommes, chefs de famille, au gré de leurs passages dans la région. Étant femme, cela m’aurait été difficile ou impossible si je n’avais été accompagnée par un homme respecté. Les présentations faites dans ces conditions, j’ai toujours été bien accueillie quand je suis revenue, seule.

Quelle sorte d’enquête?

Par exemple, en retournant sur un terrain d’accueil toléré par la municipalité pendant un petit rassemblement pentecôtiste, j’ai revu un diacre à qui j’avais été présentée la veille. Au cours d’une conversation enjouée, j’avais résisté à ses assauts prosélytes “- Je ne suis pas sûre d’être sauvée, Trubelli, mais je ne suis pas sûre non plus d’avoir besoin d’être sauvée...” Un peu désarçonné, il m’avait fait cette réponse “- Vous êtes gentille... Enfin on peut se tromper, mais vous n’avez pas l’air méchante.” Le lendemain, je lui rappelai ses propos. Puisqu’il connaissait mes intentions et qu’il ne les avait pas jugées mauvaises, peut-être allait-il m’aider? Et de bonne grâce, il me présente aussitôt quelques membres de sa famille et les incite à parler avec moi.

Comment je m’y prends? De manière frontale. Dans le meilleur cas, on me présente comme “une amie des gens du voyage”, plutôt que comme un chercheur. Dès que j’en ai l’occasion, je précise que je ne suis pas journaliste. Cela ne suffit pas toujours à déplisser le front de mes interlocuteurs... Alors, j’annonce la couleur. Quelque chose comme “- Je crois savoir que chez vous, on a des “petits noms”, enfin “des surnoms”, des “sobriquets”, des “noms gitans”...” J’ajoute que les Gadjé connaissent cela aussi, ils disent *ma puce*, *ma poule* ou *mon garçon*, pour s’amuser. “- Chez vous, je ne sais pas, c’est peut-être pour s’amuser aussi, ou par tendresse, comme chez nous, mais d’un autre côté, ce n’est pas pareil, il y a une grande différence, ce petit nom c’est votre vrai nom...” Et je fais en sorte que ce qui suit soit une conversation, pas un interrogatoire. Quand la conversation est bien engagée et si j’ai l’intuition que cela ne posera pas de problème, je demande

“Je ne veux pas dire le nom que mes parents m’ont
Je ne veux pas vous faire de la peine. Mais, on se

si je peux prendre des notes “- Ma mémoire n’est pas toujours très fidèle, vous savez, je ne voudrais pas oublier ou déformer vos propos”. On ne m’a jamais refusé cela “- Il n’y a rien de nuisible”, m’a t’on dit un jour. Une autre fois, alors que je parlais avec une femme et sa fille, arrive l’homme: En riant, “- Alors, c’est un interrogatoire!” Je réponds que oui, bien sûr. Tout le monde rit, et on continue. Quand je pose une question délicate, je ne note pas la réponse.

Au cours de mes différentes enquêtes, j’ai essuyé deux refus, de la part de deux chefs de famille. L’un deux, plutôt ours, l’a fait de manière très abrupte, l’autre, de toute évidence un séducteur, de manière tout à fait charmante. L’un et l’autre avaient un point commun, ils se trouvaient dans une situation, soit économique soit familiale, délicate, ce qui aura, en partie du moins, motivé leur refus.

QUE LAISSENT ENTREVOIR CES SORTES DE CONVERSATIONS ?

Sur certaines fonctions du *romeno lap*...

Il me semble avoir vu à l’oeuvre, dans les deux circonstances que je viens d’évoquer, la fonction de clôture du *romeno lap* derrière lequel on s’abrite pour déjouer la curiosité des Gadjé. Mes deux interlocuteurs sont manouches, le second s’est révélé être un neveu du premier. Dans le premier cas, ma venue avait été annoncée: je devais rencontrer la femme de celui qui m’a éconduite, très férue sur le sujet et grande bavarde, m’avait-on dit. On invoque la raison suivante: un chercheur est déjà venu, on lui a donné son nom et après... Mon second récalcitrant, plus subtil, abrite son refus derrière d’aimables excuses et les accompagne d’un discours argumenté évoquant la non-transmissibilité du *romeno lap* et sa disparition au moment de la mort.

“- Je vais vous parler franchement. Je ne veux pas dire le nom que mes parents m’ont donné. Je m’excuse, ce n’est pas à cause de vous. Je ne veux pas vous faire de la peine... Mais, vous comprenez, on se les transmet pas entre nous, alors... J’en ai donné à mes enfants, mais je ne veux pas les dire. Un nom, on ne le donne pas deux fois, chacun a son nom. J’ai un filleul, on pourrait dire... je vais lui donner mon nom. Eh ben, non, je lui ai pas donné mon nom. J’en ai choisi pour mes enfants, mais ceux des gens qu’on a connu, on ne les donne pas. Alors je ne peux pas vous les dire, vous voyez. Quand quelqu’un disparaît, si on entendait le nom, oui, on pourrait être choqué...”

Il se vérifie ici que le *romeno lap*, sans être un nom secret¹¹, n’est, en principe, pas

¹¹ J’avoue connaître celui ou ceux de chacun de ces deux hommes, et aussi ceux de leurs proches...

donné. Je m'excuse, ce n'est pas à cause de vous.
les transmet pas entre nous, alors... ”

en usage hors de la communauté manouche. D'autres interlocuteurs -deux d'entre eux sont yéniches, le troisième serait voyageur, sinto par sa mère- appartenant à deux générations différentes, évoquent, chacun à leur manière, cette question de la clôture.

Pour les plus âgés (plus de soixante ans), on aborde la question sous l'angle du secret. Robert, évoquant les guerres passées, dit le bénéfice que l'on peut tirer d'un double système de nomination: usage du *romeno lap*, dont la répétitivité réduite permet d'identifier précisément chaque individu, à l'intérieur de la communauté, et usage du *gădžikano lap*, dont la grande répétitivité autorise la confusion des individus, à l'extérieur. Posséder deux noms a rendu service aux *naš dîne*, aux “pauvres fuyards”, ceux qui se cachaient pour ne pas faire leur service, qui ne voulaient pas se faire prendre pour aller à la guerre.

Henri, évoque l'homonymie fréquente dans le “nom pour les papiers” et les avantages que l'on peut y trouver. Cela le réjouit beaucoup de me raconter ça, comme une bonne farce.

“- Les gendarmes, ils ont *Henri K. dit Untel...* Alors je leur dis - C'est pas moi!”

On remarquera au passage que si les gendarmes connaissent le nom d'Henri K. et son *romeno lap* (“dit untel”), cela signifie que le “secret” de celui-là ne serait rien d'autre qu'un secret de Polichinelle.

“- Entre nous, poursuit-il, c'est autre chose, ça peut être commode un petit nom... Il y en a beaucoup des Henri K. J'ai un cousin qui s'appelle Henri K., alors, on l'appelle Tambouin...”

Le plus jeune de mes trois interlocuteurs, yéniche, comme Henri, et fier de l'être, en évoquant ce qui se passe aujourd'hui, laisse entendre que le *lap* n'est plus connu seulement à l'intérieur de la communauté. Écoutons-le.

“- Y a un autre voyageur en ville. Tu demandes après Jacques, personne connaît. Tu dis, je vais voir Milano, on te dit : Il est là-haut”.

Les choses ont changé, nous ne sommes plus en temps de guerre, le service militaire n'est plus obligatoire. Et pour exercer une activité économique, pour obtenir des subsides de telle ou telle administration, les Manouches et les Yéniches doivent avoir leurs papiers en règle et ont tout intérêt à se faire connaître des instances officielles des Gadjé. Le *romeno lap* ne disparaît pas pour autant. “- Tous les Gitans en ont... Chez les voyageurs, vous trouverez toujours des noms... Dans toutes les autres puissances, c'est pareil...”, cela revient comme un *leitmotiv*. Mais peut-être le *romeno lap* a-t-il tendance à perdre sa fonction de clôture. Il est souvent connu des Gadjé qui fréquentent les Tsiganes, je l'ai maintes fois constaté.

Sur les donataires du *romeno lap* et sur ses chances de survie...

Qui attribue à un enfant (car cela commence au cours de l'enfance, tout le monde s'accorde là-dessus) tel *lap*? Parmi les premiers "baptiseurs" cités, les parents, les grands-parents. Mais ceux-là n'en ont pas l'exclusivité. Les autres enfants assument souvent cette tâche. Voici ce que m'a dit Raymond (manouche) à Nilvange :
"- Souvent c'est les jeunes, les enfants qui disent à la mère "Appelle-le comme ça". Ou alors c'est quelqu'un d'autre, il y a toujours quelqu'un."

Soit. Qu'entendre par "quelqu'un d'autre"? Plutôt un membre de la proche communauté, mais pas nécessairement. Mémère (plutôt yéniche, il me semble) me parle de sa fille Sophie :

"- Elle c'est La Toupie. C'est un voyageur qui l'a appelée comme ça. C'est resté."
Par voyageur, il faut sans doute entendre "quelqu'un qui n'est pas tout à fait comme nous, mais qui nous ressemble". Car un *lap* ne saurait venir de l'extérieur. Un animateur d'*Amitiés tsiganes* m'accompagne chez Marie. Marie parle de sa famille et de Louis, qu'on appelle Doudou (c'est un beau-frère). "- Ah oui, on l'appelait Le Capitaine, ou Le Barbu", affirme mon accompagnateur. Marie ne lui connaissait aucun de ces deux noms-là.

En résumé, un *romeno lap* peut parfois sortir de la communauté, être connu de certains Gadjé, mais il ne peut avoir été donné par eux. Le nom est en quelque sorte secrété par la communauté. Doit-on considérer qu'il peut y avoir des exceptions? Par exemple, La Puce, a été ainsi baptisée par les puéricultrices de la pouponnière où le bébé a fait un séjour. "- C'est pour ça, on le dit en français" précise son père. Si ce nom donné par des non-Tsiganes est resté, s'il est en usage dans la communauté, c'est qu'il a été confirmé par la communauté.

Et il arrive que la communauté n'entérine pas un nom attribué par "l'extérieur". Goulu (yéniche) cite les noms et les "surnoms" de ses frères et soeurs. En arrivant à Albert :

"- Il y en a qui l'appellent "Côtelette". C'est pas nous qui l'avons appelé comme ça. C'est pas son nom."

Sa femme (manouche), qui d'ailleurs a l'air d'être assez douée pour trouver des noms, intervient alors et précise que le même Albert, "- On l'appelait Libellule". Peut-être que ce nom-là n'est plus en usage aujourd'hui.

Car, même s'il a été reconnu par la communauté, un *lap* peut changer au cours de la vie. Un nom donné par des compagnons d'âge peut supplanter un nom d'enfance. Raymond :

"- Ça peut changer. Il y a les autres enfants. Ils l'appellent celui-là d'un autre nom et puis ça reste."

Les travailleurs sociaux connaissent un tel sous tel *lap*. En rencontrant les familles, j'apprends que celui-là a un autre nom aujourd'hui, ou qu'il en a eu un autre, quand il était plus jeune.

Enfin, si la confirmation par la communauté semble, de toutes façons, indispen-

sable à la survie du nom, elle n'est pas toujours suffisante. Robert (voyageur-sinto) et sa femme ont donné des noms manouches à leurs enfants et ils en ont trouvé pour certains de leurs petits enfants. L'une de ses filles (Bernadette, mariée à un homme issu d'une famille manouche-yéniche) fait la même chose avec ses propres enfants et petits enfants. Sa fille aînée, Bebelle, a deux enfants, Monzon et Mike. Bernadette avait trouvé un *lap* pour Mike.

“- Comment je l'appelais déjà? Ma fille faisait la tête quand je l'appelais comme ça”. Ce nom-là n'a pas pris, il a disparu, celle qui l'avait trouvé ne parvient même pas à s'en souvenir. Il plaisait à la grand-mère de l'enfant, mais pas à sa mère, et c'est bien pour cela qu'il n'a pas été maintenu. Voici un autre exemple. Le jour où je rencontre Marie, (d'une famille de Voyageurs?) elle porte un caleçon et un haut de maillot de bain qui laisse entrevoir de cuisants coups de soleil. Elle a mal dormi... “- Je m'appelle Marie... C'est Marie-Thérèse mais on m'appelle Marie¹².” Ensuite, Marie parle du nom de ses parents, de ses oncles et tantes (prénoms et “surnoms”), mais la conversation revient assez vite aux méfaits des premiers soleils. Alors, Marie dit qu'elle a un autre nom. Sa mère le lui a donné et elle ne l'aime pas du tout :

“- C'est Porcelaine. - Et alors, c'est joli. Pourquoi vous détestez ce nom-là? - Euh... C'est comme une poupée de porcelaine! - C'est moins manouche que Púpa¹³... Votre mère vous a peut-être appelée Porcelaine parce que vous avez le teint clair. Un teint justement qui vous donne droit aux coups de soleil!” Cela amuse Marie. Je poursuis. “- En Français, quand on dit d'une fille qu'elle a un teint de porcelaine, c'est un grand compliment. - Oui, mais chez nous... - Vous avez, en principe, la peau plus sombre? - Oui, j'aimais pas mon nom. Je le trouvais ridicule.”

Apparemment, Marie a réussi à se débarrasser de son nom, comme elle avait pu récuser son prénom à rallonge. Un nom ressenti comme péjoratif (parce qu'on y décèle une intention moqueuse, par exemple) ressemble fort à ce que nous appelons un surnom. Il en existe aussi chez les Tsiganes, d'ailleurs, et l'on sait bien faire la différence entre “surnom” et surnom. Commentaire de Moro (manouche) qui parle du “nom gitan” de ses enfants :

Angela, oui, on l'appelle Linza... Un beau nom. Mais on l'appelle aussi Bákro “Mouton”, parce qu'elle est frisée. Elle n'aimait pas ça. C'est plutôt un surnom.

Sur la pérennité du *romeno lap*...

Les exemples précédents (choisis parmi beaucoup d'autres) semblent vouloir dire que, dans certaines familles (même si l'élément manouche y est minoritaire), la tradition du *romeno lap* se poursuit. La sédentarisation pourrait-elle entamer ce processus? Apparemment non, même si c'est une tendance majoritaire aujourd'hui¹⁴. Non seulement on donne encore et toujours des noms manouches, mais on les réserve à l'usage intime. Ce dont témoigne Pupa, d'une famille manouche¹⁵, fille d'une conteuse réputée, mariée à un *gádžo* et sédentaire depuis plusieurs années.

12 Le prénoms composés sont rares. Reflétant un usage *gadjo*, ils sont considérés comme un peu ridicules.

13 En manouche, *púpa* signifie “poupée”.

14 Cela n'augure en rien de son caractère définitif, d'ailleurs.

15 Du côté paternel, des *Prajstike* manouches (Manouches “alsaciens”) et du côté maternel, des *Válitike* manouches (Manouches français).

“- Mes parents ont donné leurs noms à mes enfants. Ma mère avait le chic, Patricia [fille de Púpa] est en train de fonctionner comme nous. Ici, ma petite fille, c’est Lóli, à l’extérieur, c’est Manon...”

Pupa, il est vrai, est animée par une sorte de nostalgie du voyage et par le souci de transmettre.

Mais il y a aussi, et ils sont nombreux, ceux qui prétendent refuser, désormais, de donner un *romeno lap* à leurs enfants. Cela semble un phénomène nouveau. Il est rare qu’on ne sache expliquer cette rupture qu’on annonce catégorique par rapport à ce que tout le monde s’accorde à considérer comme la tradition.

Il y aurait ce premier argument : on ne ressent plus la nécessité de donner un second nom. J’ai recueilli ce point de vue particulier auprès d’une femme se trouvant à la croisée de plusieurs traditions :

“- Mon père, c’est un *Gádžo*, ma mère, elle est manouche, et mon mari, il est vers les voyageurs”. D’après ce que je sais, ce mari serait yéniche, alors j’interviens

“- C’est un Voyageur, alors, pas un Yéniche ? - Quand on dit Yéniches, ils font le nez !”

Voici ce que dit cette femme, mère de dix enfants.

“- Ah, les surnoms, c’est des drôles de noms ! Je voulais pas... Plutôt donner un nom qu’on aime bien, hein... Il y en a qui donnent un surnom parce qu’ils trouvent que le nom est pas beau !”

Or, sur ses dix enfants, huit portent un “surnom”. Parmi ses petits-enfants, certains en sont déjà pourvus...

Le second argument, celui qui revient le plus souvent, est que le monde évolue.

“- On veut aller de l’avant. Avant on avait des chevaux, vous voyez bien !” Ou encore. “- C’est des choses de dans le temps.” Et l’on cite, un peu moqueur, “des noms d’avant” (ce que fera Bruno qui semble considérer comme bien naïfs des noms comme “Bidon” ou “Petit Beurre”). Bref, il faut s’adapter. La question de la scolarisation des enfants est alors avancée.

Nucia (elle dit “on est sinti”, son frère Bruno dit “on est manouches”) :

- On a déjà du mal à être acceptés... Quand les enfants à l’école entendent qu’ils s’appellent avec des noms comme ça...

Je rencontre, plus tard, dans le bus-école, les enfants de ces deux-là et leurs cousins. Tous ont un ou plusieurs “surnoms”, qui peuvent être soit un second prénom, soit un *lap*...

Troisième argument, on cesse de donner des “noms manouches” pour éviter d’être rejetés par les Gadje, ou plus précisément pour ne pas subir de ségrégation quand il s’agit de prendre un travail. Roberto est manouche, ses sept frères et soeurs, et ses deux demi frères et soeurs, ont tous un *lap*. Roberto les énumère, à une exception près -l’aîné de la fratrie- et il ne se souvient même pas de leur prénom *gádžikano*. Lui-même n’en porterait pas. Il dit avoir épousé une *Gádži*¹⁶ et n’avoir pas voulu donner de *lap* à ses enfants. Surtout pas.

“Donner un nom manouche ? Pour qu’on dise tout de suite “Ils sont Gitans !”

Roberto ne me donnera aucun des noms de ses enfants (qui sont pourtant suppo-

16 Une alliance avec une *Gádži* n’entame pas nécessairement l’usage du *lap*. Cela peut même le renforcer, comme je l’ai observé à plusieurs reprises, notamment en dialoguant avec une femme fière de donner et de commenter avec moult précisions les noms de ses enfants, sous l’œil bienveillant de son époux manouche.

sés n'avoir que des noms requis par l'état civil). En revanche, il me donne ceux de ses neveux et nièces. La majorité d'entre eux ont un "nom manouche". Il porte lui-même un "surnom"¹⁷ que je connaissais avant même de l'avoir rencontré...

Ainsi, sur cette question de la permanence du *romeno lap*, on relève souvent une nette contradiction entre le discours affiché et la pratique réelle. En début d'entretien, il arrive qu'on me dise " - Des petits noms, il y en a beaucoup, tout le monde en a"... Et on ne m'en cite aucun, ou peu. Il arrive aussi qu'on commence par m'assurer que cela n'existe plus... Et on finit par m'en citer plusieurs. Dans ce cas, on donne volontiers ceux de la fratrie à laquelle on appartient et ceux des neveux et nièces. Franchissant un cran dans l'intimité, on peut aussi donner ceux de ses propres enfants et celui que l'on porte soi-même. Enfin, mais cela est plus rare et semble impensable dans certaines familles, on fait parfois état de ceux portés par ses propres parents ou grands-parents.

Sur l'absence de *romeno lap*...

Il se peut qu'un individu n'ait qu'un nom. Ce nom est alors un prénom : celui qui figure sur les papiers est aussi utilisé, comme *romeno lap*, à l'intérieur de la communauté. Ce cas n'est pas fréquent, mais cela arrive. Comment expliquer une telle particularité? Mes interlocuteurs n'ont pas toujours de réponse à cette question. Cela ne s'est pas trouvé, voilà tout. D'autres avancent un argument de bon sens. Robert est père de sept enfants, et il en a élevé un huitième. Sept ont reçu de lui ou de sa femme un *lap*, l'avant dernière s'appelle Cathy et n'a pas d'autre nom, " - Les ressources étaient épuisées", avance-t-il. L'inspiration est revenue avec la dernière qui doit son nom aux circonstances dans lesquelles s'est déroulé sa naissance. Il me semble d'ailleurs avoir remarqué que dans les fratries où on n'attribue pas de *lap*, ou pas à chacun des enfants, le petit dernier (la petite dernière) n'en est jamais dépourvu.

En guise d'explication à cette absence de *lap* spécifique, Patrick Williams me suggère qu'il y a peut-être des prénoms prédestinés, comme Roberto ou Rosita. Cela signifierait que, quand le prénom de l'état civil "sonne" manouche, cela peut suffire à en faire aussi un *lap*. On a trouvé une variante de cet argument plus haut: si le nom est bien choisi, pourquoi donner un "surnom"?

Dans les plus jeunes générations, on voit des enfants qui ont deux -voire trois- prénoms, l'un est celui "pour les papiers", l'autre sert de "petit nom". Et ces prénoms ne sonnent pas toujours manouche. Parfois ils semblent bien français ou franchement américains. Enfin, avec le développement du Pentecôtisme, on voit fleurir des prénoms bibliques -David, Moïse-. Ceux-là peuvent être utilisés comme *lap* - celui qu'on appelle David est Raymond pour l'état civil- ou, à l'inverse, comme nom "pour les papiers" -Moïse est appelé Sumo ou Garçon dans la communauté. Disons, pour finir, qu'un deuxième -voire un troisième- prénom n'est pas ressenti comme un *lap*, mais en réalité il est utilisé de la même manière : à l'intérieur de la communauté et nettement distingué du prénom qui figure sur l'état civil.

17 Il s'agit probablement d'un surnom au sens *gadjo* du terme puisqu'il fait allusion à son métier (Le Boucher). Ce qui suppose une attribution tardive, qui pourrait aussi bien être le fait de non-Tsiganes.

Sur la répétitivité du *romeno lap*...

Je n'interroge pas toujours sur cette délicate question. Quand la confiance est installée, je tente de le faire parfois, en fin d'entretien et en prenant la précaution de dire que je comprendrai fort bien qu'on n'évoque pas un disparu, surtout si je sais avoir en face de moi un interlocuteur manouche. Quelquefois, ce sont mes interlocuteurs qui abordent la question, spontanément. Sur ce point, il m'a semblé que les sensibilités de chacun entraînent en jeu et avaient autant d'importance que l'appartenance à tel ou tel groupe. Une femme manouche évoque tranquillement ses parents et l'une de ses tantes bien-aimée, tous trois disparus, en les appelant de leur *romeno lap* et même en commentant ceux-là pour moi. Tel autre "plutôt du côté des voyageurs" après m'avoir donné et commenté les *lap* de ses enfants, petits-enfants, ceux de ses frères et soeurs, et après m'avoir assuré "Personnellement j'aime pas effacer le passé", évite soigneusement de donner le prénom et le *lap* de ses parents et de sa femme, tous trois décédés.

Il est arrivé, aussi, qu'une interlocutrice établisse spontanément une relation entre tel nom donné à l'un de ses enfants et celui d'un ancêtre.

"- Armand, on l'appelle Babatch... C'est beaucoup des arrières-noms, vous savez... Raymond, on l'appelle Yohan, comme son arrière grand-père."

Remarquons, tout de même, que dans le cas où un ancêtre précis est évoqué, le surnom hérité est un prénom (Yohan), pas un *lap* tel qu'on l'entend traditionnellement. La belle-fille de cette femme -épouse de son fils Doudou- est enceinte. Ce sera son cinquième enfant et ce sera, dit-elle, le dernier.

"- On l'appellera Doudou, même si c'est une fille!"

Cette famille est plutôt une famille yéniche, ou alors ce sont des Voyageurs.

Il est plus fréquent que l'on évoque un ancêtre à travers le "nom pour les papiers". En voici un autre exemple. Bruno (plutôt sinto) tient dans ses bras son dernier né, Matt. Bruno m'apprend que Matt s'appelle Pierre "comme ses deux grands-pères, pour faire plaisir".

Dans l'état actuel de mes investigations, je serais tentée de croire, comme le montre Patrick Williams, qu'un *lap* ne peut être transmis. Il semble bien que le nom manouche disparaisse avec la personne. En revanche, il apparaît que le nom d'une personne disparue peut être prononcé ou pas, et que cela n'est pas forcément lié à telle ou telle appartenance communautaire.

Sur la motivation de tel ou tel *lap*

et sur la question du sens...

Pourquoi avoir donné tel nom? Inutile de vous dire que je ne pose pas cette question d'emblée. Ce qui vient spontanément est, en général, ceci: "Je trouvais que c'était un beau nom". Alors, je demande s'il veut dire quelque chose, ce nom. À ce moment-là, si on ne me répond pas de manière négative, on me donne une explication rapide, on décrypte le nom, disons, ou mieux encore, on me raconte une anecdote "fondatrice". Parfois un commentaire sur les modes. Ou -ceci est

Moro a donné la signification des noms de ses “qui veulent dire quelque chose”, et en même

plus rare et nous venons de l'évoquer- on met en relation tel individu avec ceux qui ont déjà porté ce nom dans la famille.

Un beau nom. C'est un argument très souvent avancé. Il est toujours annoncé en préalable, accompagné la plupart du temps d'une formule du genre “- Ça ne veut rien dire, c'est un beau nom. - Oui, c'est un beau nom, ça sonne bien? - C'est ça, ça sonne bien.”

Autre réponse récurrente: “- Les noms, ils veulent dire quelque chose mais après on y pense plus”. Guita (famille de musiciens manouches):

“- Une s'appelle Kerisia¹⁸. Ça veut dire “cerise”, mais on y fait pas attention.”

La même Guita semble contredire ses propres propos à deux reprises. D'abord en commentant son propre nom.

“- C'est mon grand-père [qui a trouvé mon nom]... Il jouait de la guitare, alors il a dit “On va l'appeler Guita”...”

Guita est fière d'appartenir à une famille de musiciens. Cette motivation de son propre nom lui est agréable. Correspond t'elle à la réalité, ou est-ce une reconstruction valorisante? Les explications de Guita sont-elles improvisées? Même si c'est le cas, Guita établit spontanément une relation implicite entre un mot qui ne veut sans doute rien dire, *kerisia* ou *guita*, et un autre qui lui ressemble mais signifie, *kirjása* ou *gitāra*. Dans une culture orale, où l'imagination n'est pas bridée par les contraintes de l'orthographe qui enferme tel sens dans telle forme, on s'autorise peut-être plus volontiers l'à-peu-près, et avec le sens ainsi libéré, on peut jouer. On retrouvera plus loin cette procédure ludique.²⁰ Revenons à Guita.

“Une cousine a appelé sa fille Guita, comme moi. Elle trouvait que c'était un beau nom...” Puis, prise d'un doute, Guita poursuit. “Il faudra que je lui demande... Vous m'apprenez quelque chose. Vous êtes sympathique...”

Et, peut-être pour se conformer au désir d'une femme sympathique, plus tard, elle confirme l'existence de motivations et de noms signifiants, en me rapportant ceci: [Guita n'a pas d'enfants. Il est question de l'une de ses petites nièces] “- On l'a appelée Goldia, parce qu'elle a un cousin qui s'appelle Goldy. On avait trouvé ça joli. En Anglais, *gold* ça veut dire “or”.

- Vous le savez, mais vous n'y pensez pas?

- Non. Vous m'apprenez quelque chose. Dès fois, il y a un sens mais on y pense pas.”

Même si on commence très souvent par me dire que les noms ne veulent rien dire, en énumérant le nom des enfants, des proches parents, on ajoute parfois des commentaires, ce qui fait apparaître que certains noms signifient. Raymond (manouche) énumère le nom de ses enfants:

“- Mirana, c'est un beau nom... Mandino... Jean-Pierre, c'est Mirano. Après

18 D'après Joseph Valet, “cerise” se dit *kirjása*.

19 D'après Joseph Valet, “guitare” se dit *gitāra*, et non *guita*.

20 Sur ces manipulations de la forme pour atteindre au sens, voir Treps, 1999.

enfants spontanément, il avoue aimer les noms
 temps, il dit “- On l’a choisi parce que c’est joli”.

[Mirana] on a dit Mirano... Rino, c’est Rino... Méro, ah ! c’est la “mer” !... Jessy, c’est plus moderne... Sabrina... Cindy, c’est Rina, *romnès*, hein!

Raymond, apparemment, n’avait jamais songé au fait que *méro* signifie “mer”. Il en a été le premier surpris. Ce qui incite à penser que le sens n’a effectivement pas beaucoup d’importance. Par ailleurs, dans les deux derniers exemples, on a des noms qu’on pourrait appeler “en miroir” (Goldy/Goldia, Mirana/Mirano, Rino/Rina. J’en ai plusieurs autres exemples, dans d’autres familles manouches. Cette particularité suscite des commentaires : “Elle a un cousin”... “Après Mirana”... Ou encore celui-ci “Ils arrangent un peu ça, ça sort mieux.” Et de me citer la présence dans une même fratrie d’un Gône et d’un Gõno. L’usage de noms en miroir laisse à penser qu’on joue là avec les sonorités. L’un de ces deux noms peut signifier et l’autre pas (*gõno* signifie “sac”, *gõne* ressemble à *gõno*, c’est tout) et cela ne gêne personne. Les deux peuvent aussi signifier, considère t’on cela comme plus parfait, je ne sais pas. Dans une autre famille manouche, un des enfants, Dánki, aidé de sa soeur Laçi me parle du nom de ses frères et soeurs :

L’aînée, c’est Félza²¹. Après Félza vient... Félzo. [*Félza/Félzo*, premier couple de noms en miroir. L’autre jour, Dánki m’avait dit “- *Félzo*, c’est un rocher... Un rocher au bord de la mer.”] Ensuite, c’est Gráza. Dánki dit “- Ça veut dire “herbe”. Puis vient Mojzo, que Dánki commente ainsi : “- *Mojzo* ça veut dire “rat”. Ensuite, c’est Majza “- C’est la mouche à merde”, dit Dánki. [*Mojzo/Majza*, autre couple de noms en miroir. Ce sont de beaux noms, d’un point de vue phonologique. Est-ce pour cela que l’on ne se soucie pas de voir une quelconque connotation péjorative dans *Majza*? La forme primerait bien sur le sens]... Ensuite vient Dánki “- Dánki, ça veut dire “les pensées”, puis Lăci. Lăci ne commente pas son nom, qui signifie “bonne”, un mot couramment employé. Sans doute est-ce la raison de cette absence de glose. Le petit frère s’appelle Lačo. [Et voilà un troisième couple de noms masculin-féminin en miroir, *Laçi/Lačo*.]

Voici une famille où l’on saisit l’occasion de nommer pour pratiquer avec bonheur le jeu poétique des combinaisons sonores²². Cela dit, Dánki s’est beaucoup amusé aussi en me donnant la signification du nom de ses frères et soeurs. Si l’on avance souvent que le sens n’est pas nécessaire (tous les noms ne signifient pas et, quand signification il y a, on peut très bien l’oublier), si l’on avoue privilégier le caractère esthétique du nom (“un beau nom”, ça c’est important), si l’on joue gaillardement avec les signifiants (en utilisant le procédé poétique de la paronomase), on ne peut pas affirmer pour autant que la fonction référentielle n’existe pas. Dire que “le sens, on y fait pas attention” ne signifie pas que l’on puisse l’évacuer. Même derrière une forme bricolée pour s’adapter à la fabrication de noms en

21 Ce qui signifie “rocher”, d’après Joseph Valet.

22 Jean-Luc Poueyro a insisté sur cette fonction poétique. Cf. article cité.

miroir, comme *félzo* par exemple, qui diffère de la forme canonique *félza*, il peut y avoir du sens : c'est ce que révèlent les propos de Dánki.

Il arrive aussi que mes interlocuteurs ne récusent pas la question du sens. Et le décryptage du nom peut en effet aller jusqu'au récit anecdotique, clairement révélateur d'un point de vue sémantique. Moro (manouche) commente le nom de ses enfants :

"- Il y a Lanza, ça veut dire "la lance" et sa fille Kachraka "pie". Il y a aussi Barbara qu'on appelle Sifera "l'araignée". Barbara, c'est sa tante qui l'a appelée Sifera [par allusion à ses cheveux et à d'épiques séances de démêlage]. Ensuite vient Maeva, puis Angela, qu'on l'appelle Linza, ça veut dire "lentille"... Puis Maevo et Senekaj. *Senekaj*, ça veut dire "de l'or". C'est le dernier "alors vous comprenez"²³.

Maeva veut dire "Bienvenue" en Tahitien, et Maevo veut dire "Rayon de soleil", en Tahitien toujours. Voilà ce que m'annonce fièrement Moro qui tient à me raconter cette anecdote. Le jour de la naissance de sa troisième fille, l'idée lui vient de l'appeler Maeva.

"- Je ne savais pas ce que cela voulait dire. Ce jour-là, j'avais gagné cinq mille francs et j'étais très heureux, j'ai fait le tour des bars et j'ai tout dépensé. Avant de rentrer, j'ai voulu aller dans un dernier endroit, c'était un bar exotique. Et là j'ai rencontré un homme de là-bas, vous savez... - Un créole? - Oui, et il m'a expliqué que Maeva, ça veut dire "Bienvenue" en tahitien, c'est lui qui m'a dit le sens des deux noms". Et il ajoute "- J'aime pas donner un nom sans savoir ce que ça veut dire".

Chez Moro, deux couples de noms en miroir signifiants! *Lanza* et *Linza*, *Maeva* et *Maevo*. Moro a donné la signification des noms de ses enfants spontanément, il avoue aimer les noms "qui veulent dire quelque chose" et en même temps, il dit souvent "- On l'a choisi parce que c'est joli". Il faudra se résoudre à envisager qu'il n'y a pas d'incompatibilité entre jeu sonore et jeu de sens...

Les anecdotes fondatrices fourmillent. À propos d'un même nom, on peut même évoquer plusieurs motivations.

"- Moustique... Elle bougeait beaucoup, quand elle était petite [Goulu, son frère]."

"- Moustique, elle pique toujours! [Margot, sa belle-soeur]."

Dans le deuxième cas, ce n'est pas nécessairement la bonne motivation. Margot taquine sa belle-soeur.

Peu importe. Ce qui me paraît important c'est de voir que la fonction ludique est à l'oeuvre. Et le sens ne tue pas la possibilité de jouer, au contraire. Leonardo Piassere et Patrick Williams parlent du *romeno lap* comme d'une combinaison sonore unique, Jean-Luc Poueyto parle d'un jeu sur la frontière sonorité-sens. Il faudrait ajouter à cela qu'on peut aussi jouer avec le sens lui-même. Pourquoi s'en priverait-on? Une des motivations souvent avancées est l'apparence physique du petit enfant "- Quand je vois la tête, m'a t'on dit un jour, on se base". L'embonpoint étant valorisé, on rencontre beaucoup d'individus dont le nom est Pésó, ou Pési ce qui signifie "gros" "grosse". Dans les jeunes générations, j'ai rencontré plusieurs Sumo. C'est, selon mes informateurs, une autre manière de faire allusion à l'embonpoint, quand il s'agit d'un garçon "- Comme les japonais, vous savez". La

23 "Lance" ne figure pas chez J. Valet. D'après lui, "pie" se dit *àcla*, mais on utilise souvent son surnom *kakarāika* (vraisemblablement d'origine onomatopéique); "araignée" se dit *kakli* ou *spina*; *linza* signifie bien "lentille"; et "or" se dit *sonekaj*.

petite Meili, on l'appelle Puluški "Polonaise", parce qu'elle est grosse et qu'en plus elle a des cheveux blonds bouclés. Non seulement ces noms-là signifient, mais on a même fait preuve d'imagination en trouvant des signifiants variés susceptibles d'exprimer une même idée.

Quand on fait référence à des modes ou à des personnages célèbres en attribuant un *lap*, c'est encore la fonction référentielle qu'on agite. "- Marie, on l'appelle Be-bop, c'était la mode quand elle est venue au monde"... "- Roberto, c'est à cause de Roberto Benzi... Monzon, à cause du boxeur..." Etc. Les exemples ne manquent pas, si les domaines du sport et du spectacle ont déjà été sollicités dans les générations précédentes, on puise aujourd'hui dans de nouveaux champs sémantiques, celui de la mode, par exemple. Ainsi ai-je rencontré des enfants nommés Cacharel, Kenzo, Azzaro, Cristal (dans des familles différentes). Motivations invoquées? "Ce sont de beaux noms" (ce pourraient être des noms manouches?) mais aussi "C'est à cause du parfum."

Autre mine de noms exploitée depuis quelques années, les feuilletons télévisés. Attrait pour les noms anglo-saxons dont les sonorités évoquent celles de la langue manouche? Cela a été évoqué par Jean-Luc Poueyto avant moi, et cela est sans doute vrai. Renforcement de ces emprunts aux noms américains avec le développement du Pentecôtisme, qui est venu des États-Unis? Oui, on le constate et on peut en partie l'expliquer par la volonté affichée des adeptes de ce courant religieux de se démarquer par rapport à des habitudes culturelles par eux considérées comme stigmatisantes. L'usage du *lap* en ferait partie. On est tout prêt à donner des noms bibliques, oui mais voilà le stock en est fort limité.

Certains commentaires accompagnant l'inventaire de ces "noms américains" incitent à déceler d'autres motivations derrière leur utilisation massive. C'est chez les Yéniches, qui par leurs activités économiques sont assez mêlés à la population des Gadjé, que j'ai trouvé beaucoup de ces noms américains et c'est chez eux aussi que j'ai recueilli ce commentaire "- On veut pas donner des prénoms français, vous comprenez!". Sans aller jusqu'à avancer que donner des noms américains est une procédure identitaire, il faut, me semble-t-il, au moins reconnaître que ce faisant, on manipule du sens. Ce qui est confirmé par un autre commentaire recueilli auprès d'une femme issue d'une famille manouche, mariée à un Yéniche et dont les enfants se nomment Laetitia, Teddy, Francky, Jessy et Jonathan :

"- Il y a noms américains et non américains... Des Monzon, Des Beverly Hill, il y en a beaucoup à Nilvange. Je trouve ça nul!"

Traduire: "On est pas pareils que ceux de Nilvange". Au lieu de considérer l'usage grandissant des prénoms américains comme un signe manifeste d'aculturation, il faudrait prendre en considération le fait que ce choix puisse être motivé par la nécessité de se poser comme différents, et vis à vis de la société des Gadjé, et vis à vis des autres Tsiganes. Ce qui est un enjeu essentiel dans les systèmes de nomination traditionnels tsiganes.

Bien que le corpus issu de ces enquêtes soit à ce jour le plus important numériquement, qu'il ait permis de confirmer ou d'infirmer certaines hypothèses et aussi

de déceler des évolutions récentes, je ne le considère pas comme clos. J'envisage de poursuivre l'enquête de terrain, notamment pour cerner les frontières des configurations familiales représentées en Lorraine, et pour tenter de préciser l'appartenance communautaire de telle ou telle famille -plutôt du côté manouche ou plutôt du côté yéniche, essentiellement-. Ce qui, dans la région concernée, semble pouvoir varier d'une génération à l'autre, au gré des alliances successives et confère aux communautés séjournant sur ce territoire une couleur particulière: elles sont toujours un peu mélangées, mais il semble qu'à l'intérieur de ces familles mêlées, on accentue tour à tour l'une ou l'autre culture, et que cela se manifeste notamment par des modalités différentes dans l'usage du *romeno lap*. En effet, bien que les évolutions décelées, dans la mesure où elles sont en relation avec de nouveaux phénomènes de grande amplitude comme le Pentecôtisme, s'avèrent transcommunautaires, il n'en reste pas moins que chaque communauté pratique de manière singulière -plus ou moins canonique par rapport au modèle manouche- l'usage du *romeno lap* et contribue à son évolution selon des modalités qui lui sont propres.

BIBLIOGRAPHIE

- Bensa, Alban, 1993, Compte-rendu de P. Williams, *Nous, on en parle pas Les vivants et les morts chez les Manouches*, Paris, 1993, Éditions de la MSH, *Ethnies*, volume 8, n°15, pp.156.
- Piasere, Leonardo, 1985, *Mare Roma : catégories humaines et structure sociale. Une contribution à l'ethnologie tsigane*, Paris, Études et documents balkaniques et méditerranéens.
- Poueyto, Jean-Luc, 1997, "Romano lap La fonction poétique dans les noms manouches de la région paloise", *Études tsiganes*, volume 9, pp. 5-9.
- Reyniers, Alain, 1990, "L'installation des Sinte dans les Vosges du Nord au XIX^e siècle", *Études tsiganes*, volume 2, pp. 38-57.
- Reyniers, Alain, 1994, "Le rôle de la parenté dans la formation d'une communauté manouche", *Études tsiganes*, volume 4, pp. 139-168.
- Treps, Marie, 1997, *Le Dico des Mots-caresses*, Paris, Le Seuil.
- Treps, Marie, 1999, *Calembourdes*, Paris, Le Seuil.
- Valet, Joseph, 1986 [1971], *Vocabulaire des Manouches d'Auvergne*, Clermont-Ferrand, chez l'auteur.
- Williams, Patrick, 1993, *Nous, on en parle pas Les vivants et les morts chez les Manouches*, Paris, Éditions de la MSH.